

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SOCRATE

VOLTAIRE

Tragédie — 1759

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ANITUS	57 rép.	ACROS	5 rép.
SOCRATE	40 rép.	TERPANDRE	4 rép.
AGLAË	29 rép.	JUGES	4 rép.
DRIXA	20 rép.	NONOTI	3 rép.
MÉLITUS	19 rép.	UN DES DISCIPLES	3 rép.
SOPHRONIME	19 rép.	CHOMOS	2 rép.
XANTIPPE	14 rép.	BERTIOS	2 rép.
UN JUGE	13 rép.	GEÔLIER	1 rép.
CRITON	7 rép.	VALET DES ONZE	1 rép.

Personnages muets & suite : DISCIPLES DE SOCRATE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	42

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Anitus, Drixa, Terpandre, Acros.

ANITUS

Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA

Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candélabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

TERPANDRE

Cela est un peu fort ; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup ; et surtout ne manquez jamais d'ameuter ⁵ le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS

Allez, mes chers amis, les dieux vous maintiennent dans des sentiments si pieux et si justes ! Et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfants, et les enfants de vos petits-enfants.

TERPANDRE

C'est de quoi nous sommes sûrs ; car vous l'avez dit.

SCÈNE II

Anitus, Drixa.

ANITUS

Eh bien ! Ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA

Oh ! Monseigneur, je ne suis point jalouse ; et, pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

10

ANITUS

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès ; mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathon, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens ; Aglaé est adorable ; j'idolâtre Aglaé : il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

ANITUS

Agathon était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagants, qui ont d'autres moeurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie ; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un boeuf ; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA

Diable ! Voilà qui est sérieux cela.

ANITUS

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

15

DRIXA

Le voici : vous lui faites trop d'honneur. Je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III

Anitus, Socrate.

ANITUS

Eh ! Bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux, et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois, et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE

Je suis un homme simple, dépourvu de sciences, et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS

Vous supporter ! Je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible ; et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser ²⁰ votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE

Il est vrai que son père Agathon, qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS

Avec des richesses considérables ? Car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu, par ce même testament, de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle âme. Mais on sait assez qu'Agathon était un homme riche.

SOCRATE

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

25

ANITUS

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune ; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentiments d'Aglaé ; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV

Sorate, Anitus, Aglaé.

SOCRATE

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

30

(Il sort.)

AGLAÉ

Ah ! Généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAË

Je le dois : il me sert de père, et il forme mon âme.

ANITUS

Eh bien ! S'il dirige vos sentiments, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus ?

AGLAË

Hélas ! J'en penserai tout ce que vous voudrez.

35

ANITUS

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai.

AGLAË

Non : l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe, sa femme, presse ce mariage. Vous savez quels sentiments vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAË

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS

Vous ne pouvez ! Vous qui êtes libre ! Ah ! Cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ? 40

AGLAÉ

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie...

AGLAÉ

Sophronime n'est point impie ; il lui est attaché dès l'enfance ; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée : il ne tient qu'à moi d'être sa femme ; mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! Vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai. 45

ANITUS

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

AGLAË

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

AGLAË

Non assurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS

Vous craignez donc d'offenser les dieux, en préférant un profane
comme Sophronime à un ministre des autels ? 50

AGLAË

Point du tout ; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS

L'Être suprême ! Ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler ; vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAË

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés ; je le veux croire : mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAË

Oui, j'y suis très résolue ; et j'en suis très fâchée.

55

ANITUS

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez : je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille : je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre coeur. Adieu encore une fois : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

(Anitus sort. Aglaé seule.)

AGLAË

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.
Que cet homme redouble mon chagrin ! Je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime : hélas ! Tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V

Aglaré, Sophronime.

SOPHRONIME

Chère Aglaré, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLARÉ

Lui ! Il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.⁶⁰

SOPHRONIME

Hélas ! Serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

AGLARÉ

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME

Moi, grands dieux ! Moi qui voudrais les payer de mon sang ! Moi, qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! Moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? Quel crime ai-je commis ?

AGLAË

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure, parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne puis le croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez pro- 65
mis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAË

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée : je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise ; je vous le déclare, le coeur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquezmoi ce mystère funeste.

SCÈNE VI

Socrate, Sophronime, Aglaé.

SOPHRONIME

Ô Socrate ! Mon maître, mon père ! Je me vois ici le plus infortuné des hommes, entre les deux êtres par qui je respire : c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse ; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le coeur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice : ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE

Aglaé est maîtresse de ses volontés ; son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran. Je faisais mon bonheur de vous unir ensemble : si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME

Elles ne peuvent être justes.

70

AGLAÉ

Elles le sont, du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux. Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête, avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophonime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa

vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie, que mon coeur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon âme à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père, qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis. En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien : si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux : mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! Non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE

Mes enfants, Xantippe est bien indiscreète de vous avoir montré ce testament ; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté ; je sais travailler de mes mains : c'est

assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME

C'en est trop mille fois pour moi, âme tendre, âme sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate : une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône ; ⁷⁵ mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE

Vos sentiments me plaisent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos coeurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAÉ

Non, Socrate, il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

SCÈNE VII

Socrate, Xantippe, Aglaé, Sophronime.

XANTIPPE

Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari ; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit : venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse, et vite ; c'est pour votre bien : ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME

Ah ciel ! Ah ! Chère Aglaé !

80

SOCRATE

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE

Comment, qu'on me laisse dire ? Vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaïses qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bonhomme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde, et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire : Drixa est votre fait : vous me remercierez tous deux, tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE

Ne la cabrez pas, mes enfants ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Socrate, Sophronime.

SOPHRONIME

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur : comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable ?

SOCRATE

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de
jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi, je dois⁸⁵
le secret aux morts comme aux vivants.

SOPHRONIME

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE

Eh ! Que peut craindre celui qui fait son devoir ? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne

cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II

Socrate, Sophronime, Aglaé.

AGLAÉ

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime : c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive, pour nous, de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre coeur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME

Je me jette à vos pieds comme elle ; je suis saisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfants ; mais que vos enfants ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. ⁹⁰Quoi ! Vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissants de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE

Levez-vous, mes enfants, vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi : ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? Je lui obéis : je trahirais l'amitié et la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute : le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père : c'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces moments.

AGLAÉ

Ah ! Que vous nous ordonnez des choses cruelles !

SCÈNE III

Socrate, Xantippe.

XANTIPPE

Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'oeuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple ; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole : ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! Justes dieux, vingt mille drachmes !

n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans ? Qui paiera vos médecins, quand vous serez malade ? vos avocats, quand vous aurez des procès ? Enfin que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous persécuter, comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières ; vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve : rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

(Il sort.)

SOCRATE

C'est très bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. À l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

SCÈNE IV

XANTIPPE

Le vieux fou ! Il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui ; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

95

SCÈNE V

Xantippe, Drixa.

DRIXA

Eh bien ! Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! Que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! Il me le paiera, le traître.

XANTIPPE

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui : c'est un imbécile, je le sais bien ; mais, dans le fond, c'est bien le meilleur coeur du monde : cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles, sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA

Je me vengerai, vous dis-je. J’aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques uns des nôtres : laissez-moi faire.

XANTIPPE

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l’avertir ; car, après tout, on ne peut s’empêcher de l’aimer.

SCÈNE VI

Anitus, Drixia, Terpandre, Acros.

DRIXA

Nos injures sont communes, respectable Anitus : vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

100

ANITUS

C’est bien mon intention, le ciel y est intéressé : cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu’il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m’aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu’il me cède Aglaé, et qu’il vous rende votre beau Sophronime ; par là nous remplirons tous nos devoirs : il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j’obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA

Vous parlez comme la sagesse elle-même : il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous ; que faut-il faire ?

ANITUS

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate : c'est un scélérat hypocrite qui soutient les droits de l'aréopage contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux ¹⁰⁵ sages, capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixia, vous êtes dévote ?

DRIXA

Oui, assurément, monseigneur : j'aime l'argent et le plaisir de tout mon coeur : mais en fait de dévotion je ne le cède à personne.

ANITUS

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous ; et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE

Y a-t-il quelque chose à gagner ? Nous sommes prêts.

ACROS

Oui ; mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de
ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

110

DRIXA

Oh ! Laissez-moi faire.

ANITUS

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameu-
ter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de
controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez
moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils
peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se
servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers
amis ; recommandez-vous à Cérès : vous viendrez crier, au signal
que je donnerai ; c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de
vivre heureux, sur la terre.

SCÈNE VI

. Anitus, Nonoti, Chomos, Bertios.

ANITUS

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait
contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai com-
mandés ?

NONOTI

J'ai travaillé, monseigneur, il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

115

BERTIOS

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS

Prenez garde, Nonoti, je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'âme est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que, par conséquent, Socrate est un ennemi de l'état, qu'il faut exterminer.

ANITUS

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI

Monseigneur, je ne suis point son ennemi : je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais est pour ¹²⁰ la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien ! Savant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit ; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS

À merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

BERTIOS

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui : nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

125

SCÈNE VIII

Antius, Mélitus.

ANITUS

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS

Monsieur le prêtre, il y a longtemps que j'y pense : unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux : mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS

D'accord. Personne ne nous entend ici : je sais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

(À part.)

ANITUS

On ne peut mieux parler.

130

Hom ! Que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le

ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise !

MÉLITUS (*à part*)

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir ?

ANITUS

Or ça, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent : j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS

Fort bien, mon cher ami ; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE I

. Anitus, Mélitus, quelques JUGES d'Athènes qui passent sous les portiques.

(Anitus parle à l'oreille de Mélitus.)

DRIXA (*TERPANDRE, ACROS, ensemble*)

Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irrégion, impiété, justice !

135

ANITUS

Qu'est-ce donc, mes amis ? De quoi vous plaignez-vous ?

DRIXA (TERPANDRE, ACROS)

Justice, au nom du peuple !

MÉLITUS

Contre qui ?

DRIXA (TERPANDRE, ACROS)

Contre Socrate.

MÉLITUS

Ah ! Ah ! Contre Socrate ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

140

ACROS

Je n'en sais rien.

TERPANDRE

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA

C'est un impie : il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans les temples ; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai, c'est un impie.

145

DRIXA

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul dieu ; c'est un athée.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS

Voilà des accusations très graves et très vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA

Oui, Minerve, sans doute : je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

150

MÉLITUS

Sur le hibou de Minerve ! Ô ciel ! N'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure ?

LES JUGES (*ensemble*)

Oui, en prison, vite, en prison !

MÉLITUS

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES

Ah ! Il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

155

ANITUS

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS

En prison ! En prison !

SCÈNE X

Anitus, Mélitus, Les Juges, Xantippe, Sophronime, Aglaé, Socrate, enchaîné, Valets de ville.

XANTIPPE

Eh, miséricorde ! On traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? Quel mal a-t-il pu faire ? Il en est incapable : hélas ! Il est plus bête que méchant. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire : voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

SOPHRONIME

Ah ! Messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu ; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ

Oui, nous irons en prison au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes. 160

MÉLITUS

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE

Cessez, ma femme, cessez, mes enfants, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me sou mets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque

je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes ? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous ; ils vous poussent des arguments jusque sous la potence.

ANITUS

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il compare devant notre tribunal.

165

SCÈNE XI

Anitus, Socrate.

ANITUS

Vertueux Socrate, le coeur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE

Vous avez donc un coeur ?

ANITUS

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS

Écoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

170

SOCRATE

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS

C'est peu pour votre âme intrépide et sublime ; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insultent, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste : je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend ; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une

vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

(On l'emmène.)

SOCRATE

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

ANITUS

Cet homme est incorrigible : ce n'est pas ma faute ; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher : il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Les Juges, assis sur leur tribunal, Socrate debout, Anitus.

UN JUGE (*à Anitus*)

Vous ne devriez pas siéger ici ; vous êtes prêtre de Cérès.

175

ANITUS

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS

Silence. Écoutez, Socrate ; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste, et athée : répondez.

SOCRATE

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. À l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité

des dieux est d'une discussion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aisément. Juges athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE

Ah ! Le scélérat !

SOCRATE

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je ; sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein : il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissants et plus éclairés que les hommes ; et, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux : mais rien dans la nature ne nous avertit 180 qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un dieu et un père. Ce dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais : Il vous est permis de révéler Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS

Quel galimatias impie !

SOCRATE

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaë, de Sémélé, et qu'il en eut des enfants, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfants de dieu que de chercher à lui plaire, et d'être justes. Méritez ce titre, en ne rendant jamais de jugements iniques.

MÉLITUS

Que de blasphèmes et d'insolences !

UN AUTRE JUGE

Que d'absurdités ! On ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnements ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut : répondez net et avec précision. ¹⁸⁵ Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

SOCRATE

Juges athéniens, prenez garde à vos hiboux. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne

rien croire du tout ; ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente ; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable ; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout puissant.

MÉLITUS

Ah ! Le blasphémateur ! Ah ! Le monstre ! Il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES

Et nous aussi.

UN JUGE

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui ; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES

Nous pensons de même.

190

MÉLITUS

Les opinions semblent se partager.

ANITUS

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin ?

SOCRATE

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne ; mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin ; et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

(Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.)

(Anitus sort, et les jugent opinent.)

ANITUS

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate. Vous l'avez entendu, auguste aréopage, institué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que suivant les lois ; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

195

UN JUGE

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE *(à celui qui vient de parler)*

Entre nous, Socrate a raison ; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui ;

mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux ?

UN AUTRE JUGE

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne ; je mets tout sur sa conscience ; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. À la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE

On dit qu'il est hérétique et athée ; à la mort, à la mort.

(On l'amène.)

MÉLITUS

Qu'on appelle Socrate.

200

Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les Dieux vous condamnent, par notre bouche, à boire de la ciguë tant que mort s'ensuive.

SOCRATE

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE (*sortant*)

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE

Je suis bien aise, après tout, de faire mourir un philosophe : ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de ma- 205
ter un peu.

UN AUTRE JUGE

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner.

SCÈNE II

SOCRATE

Depuis longtemps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers moments, et interrompre la douceur du recueillement de mon

âme ; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà : il faut se résigner à tout.

SCÈNE III

Socrate, Xanrippe, Les Disciples de Socrate.

XANTIPPE

Eh bien ! Pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? Êtes-vous condamné à l'amende ? Êtes-vous banni ? Êtes-vous absous ? Mon Dieu ! Que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds ; ne soyez en peine de rien. Soyez les bienvenus, mes chers disciples, mes amis.

210

(à la tête des disciples de Socrate)

CRITON *(à la tête des disciples de Socrate)*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xanrippe : nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel ! Faut-il voir Socrate chargé de chaînes ! Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet, la matière change et ne périt point ; pourquoi l'âme périrait-elle ? Se pourrait-il faire que, nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non ; puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme, cet être paraîtra devant un dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE

C'est bien dit ; je n'y entends rien : on pensera toujours, parce qu'on a pensé ! Est-ce qu'on se mouchera toujours, parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

(ou VALET DES ONZE, apportant la tasse de ciguë)

LE GEÔLIER *(ou VALET DES ONZE, apportant la tasse de ciguë)*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE

Quoi ! Maudit empoisonneur de la République, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! Je te dévisagerai, monstre !

215

(Il prend le gobelet.)

SOCRATE

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme ; elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

UN DES DISCIPLES

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! Par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! Les criminels ont condamné le juste ! Les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

(Il veut boire.)

SOCRATE

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon âme seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

LE VALET DES ONZE

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

(Il se gratte un peu la jambe.)

SOCRATE

Si c'est la règle, détachez.

220

UN DES DISCIPLES

Quoi ! Vous souriez ?

(Il boit.)

SOCRATE

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie.

CRITON

Hélas ! Qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE

Hélas ! C'est pour je ne sais combien de discours ridicules, de cette espèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le coeur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah ! Ah ! Mon cher mari, ah !

SOCRATE

Calmez-vous, ma bonne Xantippe ; ne pleurez point, mes amis :
il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

225

CRITON

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique ?

SOCRATE

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON

Hélas ! Faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

SOCRATE

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers moments encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON

Hélas ! Ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges : ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus : sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah ! Cher Socrate, pourquoi avez-vous précipité vos derniers moments ? ²³⁰

SCÈNE IV

Socrate, Xantippe, Les Disciples de Socrate, Aglaé, Sophronime.

AGLAÉ

Divin Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAË

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le poursuit lui et ses complices ; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez, pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE

Hélas ! Que de peines perdues !

235

UN DES DISCIPLES

Ô ciel ! Ô Socrate ! Pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAË

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE

Vous avez trop tardé.

AGLAË

Comment ! Il n'est plus temps ! Juste ciel !

240

SOPHRONIME

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

SOCRATE

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison : j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie, qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAË

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! Je vais soulever
la nation, et manger le coeur d'Anitus. 245

SOPHRONIME

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

CRITON

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu
seul que nous devons des temples !